

[sans nom d'auteur]

La bande à Carmino



BeQ

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-097

La bande à Carmino

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 822 : version 1.0

La bande à Carmino

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

On était au mois de mai.

Le mois de mai, le réveil de la nature, le réveil de l'amour... mais souvent aussi le réveil de la plus basse classe de la société.

Sur la rue Vitré, près de Saint-Laurent, quartier fashionable de la ville, se dressait une sorte de petit hangar.

Ce soir-là, presque à toutes les cinq minutes, on voyait un ou deux hommes s'en approcher.

Des hommes à l'allure louche, au regard sournois.

Ils frappaient trois petits coups saccadés à la porte.

Une voix basse demandait :

– Qui est là ?

– Les routiers de Montréal.

Aussitôt, la porte s'ouvrait et les hommes entraient.

Une police, plantée au coin de la rue, fermait les yeux sur ce manège qu'un enfant de quatre ans aurait trouvé suspect.

Combien la payait-il ? Nous ne le saurons jamais.

Mais qu'allaient faire tous ces hommes dans ce hangar ?

Il devait en avoir déjà une cinquantaine de rendus et d'autres continuaient d'arriver.

Était-ce une assemblée politique ?

Non, c'était tout simplement une réunion des gens de la pègre.

Oui, une assemblée en bonne et due forme.

La pègre est aussi bien organisée que n'importe quelle autre organisation.

C'est vrai qu'ici et là, il y a des petits groupes détachés, mais en général, les voleurs agissent sous les ordres d'un même chef.

Ce chef change assez souvent. C'est toujours

le plus fort, le meilleur, celui qui a le plus d'influence.

Vers onze heures, la porte ne s'ouvrait plus. Tous semblaient arrivés.

Alors, un gros homme, laid comme un singe, monta sur une petite tribune.

Il y eut des chuchotements.

– C'est lui Carmino ?

– Oui.

– Il est laid !

Tout à coup, la voix de Carmino résonna :

– Silence !

Il n'eut pas besoin de le répéter deux fois. On aurait pu entendre voler une mouche.

Carmino commença :

– Mes amis, il arrive rarement qu'on vous réunit. Il faut quelque chose de spécial. C'était vrai !

Les bandits de toutes sortes le savaient.

Quelque chose d'anormal se passait.

Carmino continua :

– Il n'est pas un homme parmi vous qui n'ait entendu parler d'Alain de Guise.

– Le Domino Noir !

Oui, les bandits le connaissaient.

Carmino imposa le silence à nouveau.

– Mes amis, le Domino Noir a déjà trop fait de tort à notre organisation. Il est continuellement en guerre contre nous.

Carmino frappa du poing sur la table !

– J'en ai assez ! Il faut trouver un moyen pour réduire ce fameux Domino Noir à l'impuissance.

Les paroles furent saluées par un tonnerre d'applaudissement.

Quelques-uns cependant ne remuaient pas.

Ils étaient craintifs.

Le Domino Noir était véritablement la terreur de la pègre.

– Il faut donner des suggestions, reprit Carmino. Jamais je ne croirai qu'à nous tous nous

ne pourrons pas trouver un moyen de nous débarrasser de lui. Y en a-t-il parmi vous qui auraient quelques suggestions à faire.

Une voix cria :

– Allons mettre une bombe à retardement dans son logement.

Tous se mirent à rire.

Carmino reprit :

– Il faut un moyen ingénieux. Nous devons l'avouer, le Domino Noir est très intelligent. Il faut l'être encore plus que lui. J'offre vingt mille dollars à celui qui veut s'offrir pour aller assassiner le Domino. Qui veut gagner cette somme ?

Le silence devint complet.

Personne ne s'offrit.

Carmino devint rouge :

– Vous avez donc tous peur de cet homme-là !

Tout à coup, un grand gaillard se leva.

– Enfin ! dit Carmino.

Mais l'homme fit un signe :

– Un instant, vous vous méprenez. Je ne veux pas m'offrir pour aller tuer le Domino.

– Alors ?

– Mais, je connais quelqu'un qui ne tuerait pas le Domino mais qui l'emmènerait ici vivant.

– Quoi ?

– Vivant ?

– Qui ?

– Je vous demande de me donner un quart d'heure. Je vais aller chercher cette personne.

– Mais qui est-ce ?

– Je ne peux pas le dire. Votre offre de vingt mille dollars tient toujours ?

– Oui.

– Alors, attendez-moi. Je reviens dans un quart d'heure.

L'homme sortit.

Carmino se tourna vers son cousin.

– Tu le connais ?

– Oui. C’est le grand Pit. Il doit avoir une bonne idée.

– Tant mieux.

Carmino reprit à haute voix :

– D’ici l’arrivée de notre ami, vous pouvez causer entre vous.

Le brouhaha reprit.

Mais quelle idée vient donc d’avoir le gros Pit.

Le Domino ne sait pas qu’une guerre contre lui vient de se déclarer.

Se laissera-t-il prendre au piège ?

II

Les minutes s'écoulèrent rapidement.

Vingt minutes plus tard, on frappa à la porte.

– Qui est là ?

– Les routiers de Montréal.

L'homme ouvrit la porte.

Le gros Pit parut.

Mais il n'était pas seul.

Lorsque son compagnon entra, il y eut des sifflements.

C'était une femme... mais une femme comme on en voit rarement.

Elle pouvait avoir cinq pieds six pouces.

Très brune, très délicate, elle pouvait faire concurrence aux plus jolies espagnoles.

Sous sa robe moulée, on distinguait les formes

harmonieuses de son corps, un corps parfait, terminé par des jambes qui auraient pu rendre Betty Grable jalouse.

Le gros Pit s'avança avec sa compagne :

– Voici la personne dont je vous parlais.

La jeune fille se tourna vers Pit :

– C'est cette face de singe-là, le grand chef ?

Il y eut un éclat de rire général.

Carmino devint pâle..

– Écoute, la petite, si tu es venue ici pour te moquer, tu fais aussi bien de t'en retourner. Je t'avertis que je n'ai pas de patience.

– Allons le gros, ne te fâche pas. Si tu penses me faire peur !

Les bandits réprimèrent un sourire.

Pit annonça :

– Les amis, je vous présente Marguerite Del Vichio.

Il y eut des chuchotements.

– Une Italienne.

– Non, une Espagnole.

– Une Mexicaine.

Marguerite demanda :

– Alors, tu as l’argent ?

– L’argent ? demanda Carmino.

– Tu n’offres pas vingt mille dollars pour que je t’emmène le Domino ?

– Si, mais il faut d’abord que tu l’emmènes.

– Écoute le gros, il me faut la moitié d’avance, sinon, je ne marche pas.

– Dix mille ?

– À prendre ou à laisser.

Carmino consulta ses autres compagnons.

– C’est très bien, dit-il à la fin. Je vais te faire un chèque.

– Oh non, non, non.

– Pourquoi ?

– Il me faut de la belle argent. De l’argent comptant.

– Ah, mais je n’ai pas cette somme, sur moi.

– Arrange-toi. Si vous mettez tout votre argent ensemble, vous aurez certainement dix mille.

Carmino se tourna vers l’assemblée.

– Vous avez entendu ce qu’a dit mademoiselle Marguerite.

– Oui.

– Qu’en dites-vous ?

Il y eut des cris partout.

– Ça vaut la peine !

– S’emparer du Domino !

– L’avoir à notre merci.

Carmino se tourna vers l’un de ses collègues.

– Va me chercher un livret de chèques.

Puis se tournant vers les autres :

– Je vais vous faire des chèques pour l’argent que vous allez donner.

Il ouvrit son portefeuille.

– Moi-même, je peux donner quatre mille dollars.

Le livret de chèques arriva.

Au bout d'une demi-heure, les dix mille dollars avaient été recueillis.

Carmino remit l'argent à Marguerite.

– Tiens.

– Merci.

– Et quand nous livreras-tu le Domino ?

– Je ne sais pas.

– Mais...

– Je vais prendre le temps qu'il faut. Je le ferai savoir à Pit.

Carmino dut se résigner.

– C'est très bien..

Marguerite se dirigea vers la porte.

– Au revoir, messieurs.

Elle sortit.

Carmino se tourna vers le gros Pit.

– On peut avoir confiance ?

– Ne crains rien, Carmino. Elle tient toujours promesse.

Marguerite Del Vichio saura-t-elle attirer le
Domino dans un piège ?

Comment s'y prendra-t-elle ?

III

Alain de Guise, le Domino Noir, vivait paisiblement dans sa petite demeure.

Depuis quelque temps, ses activités avec les bandits étaient plutôt tranquilles.

Tous les midis, il traversait la rue et se rendait au petit café pour prendre ses repas.

Depuis quelques jours, il remarquait qu'une jeune fille, une brune, probablement une Espagnole, prenait ses repas régulièrement au même café.

Ce jour-là, comme à l'ordinaire, l'Espagnole était là.

Le Domino s'approcha du comptoir.

– Bonjour monsieur Alain !

– Bonjour Louis !

– Qu'est-ce qu'on vous sert ?

– Une soupe, pour commencer.

Louis, le commis s'éloigna.

Le Domino tourna la tête.

Il examina la belle brune.

– Elle est très jolie, se dit-il. Elle doit demeurer dans le quartier, c'est probablement une étrangère.

Louis revint avec un bol de soupe fumant.

– Voilà.

Le Domino se pencha vers son ami :

– Hé Louis !

– Quoi ?

– Tu connais cette jeune fille ?

– Non

– C'est une étrangère ?

– Une Espagnole.

– Tu sais son nom ?

– Oui, elle s'appelle Marguerite Del Vichio.

Louis se rapprocha du Domino.

- Savez-vous ce qu’elle m’a demandé hier ?
- Non.
- Elle m’a dit ; Savez-vous le nom du beau jeune homme qui vient manger ici tous les midis.
- De qui voulait-elle donc parler ?
- Mais de vous !
- De moi ?
- Parfaitement.

Ce midi-là, le Domino partit songeur.

Le lendemain, lorsqu’il retourna au café, l’Espagnole n’était pas encore arrivée.

Le Domino s’installa au comptoir :

Tout à coup, la porte s’ouvrit et Marguerite Del Vichio parut.

Mais au lieu d’aller prendre place dans une des petites cabines, elle alla s’asseoir au comptoir, près du Domino.

Elle lui lança un joli sourire.

Le Domino répondit par un :

– Bonjour mademoiselle !

Louis s'approcha.

Il prit la commande de la jeune fille et du Domino puis s'éloigna :

– Vous demeurez près d'ici ? demanda l'Espagnole au Domino.

– Oui. De l'autre côté de la rue. Et vous ?

– Oh moi, je demeure en chambre.

– Vous êtes étrangère ?

– Oui, Espagnole. Je ne suis arrivée au Canada que depuis trois semaines.

– Vous aimez notre ville ?

– Oui. J'aimerais bien rencontrer quelqu'un qui pourrait me la faire visiter.

Louis arriva avec les potages.

Il les plaça devant eux et s'éloigna.

Le Domino se mit à manger.

Soudain, il leva la tête.

– Vous travaillez ?

– Non.

– Alors...

- Je suis riche !
 - Et vous ?
 - J’ai aussi de l’argent, sourit le Domino.
- Après quelques bouchées, il demanda :
- Je pourrais vous servir de guide...
 - Oh, ça, ce serait gentil.
 - Vous acceptez ?
 - Pourquoi pas !

Et ce jour-là, le Domino passa la journée en compagnie de Marguerite Del Vichio.

*

Le même soir, vers huit heures, dans une petite chambre, Marguerite ouvrit la porte à un gros homme.

- Bonsoir Pit !
- Bonsoir Marguerite !

Il jeta son casque sur le lit et s’assit.

– Ça va ?

– Oui.

– Tu ne m’embrasses pas ?

Marguerite s’approcha et lui donna un baiser sonore.

– Tiens !

Pit paraissait inquiet.

– Marguerite !

– Oui, Pit !

– Ça fait plus qu’une semaine que tu as les dix mille !

– Je sais.

– Et tu n’as même pas dit un mot au Domino.

– Pardon !

– Comment pardon ?

Marguerite eut un curieux de sourire.

– J’ai passé l’après-midi en sa compagnie.

– Quoi ?

– Parfaitement. Nous avons visité la ville, ou

plutôt il m'a fait visiter. Je me suis fait passer pour une étrangère.

– Alors, à quand le piège ?

– Tout doux, mon gros, pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Je travaille lentement, très lentement. Je veux gagner sa confiance.

– Tu es mieux d'agir vite. Carmino commence à se fatiguer d'attendre.

– Ouf ! Je me fous bien de Carmino !

Il y eut un silence.

Marguerite reprit :

– Sais-tu qu'il est très gentil ?

– Qui ? Carmino ?

– Tu veux rire. Je parle du Domino... un très charmant jeune homme.

Le visage de Pit se durcit :

– Prends bien garde de ne pas le trouver trop charmant.

– Allons gros jaloux, ne te fâche pas.

– Quand revois-tu le Domino ?

– Demain midi tout d’abord, puis demain soir ; je me suis fait inviter pour aller danser. Tu comprends.

– En tout cas, le plus vite possible, hein ! Je n’aime pas beaucoup ces sorties trop fréquentes avec le Domino.

IV

Le lendemain soir, le Domino retrouvait Marguerite dans un des grands cafés de la ville.

Ils dansèrent une partie de la soirée.

Vers la fin, le Domino lui offrit :

– Je puis vous reconduire, Marguerite ?

– Certainement, Alain.

Le Domino appela un taxi.

Le couple monta dans la voiture.

– Vous êtes à Montréal pour longtemps, Marguerite ?

– Ça dépend !

– Comment ça ?

– Le temps passe si vite en aussi agréable compagnie. Je pourrais prolonger mon séjour. Savez-vous que vous me plaisez beaucoup !

Le Domino ne répondit pas.

Mais l'Espagnole lui plaisait aussi.

Elle était riche, il pouvait être certain qu'elle ne le fréquentait pas pour son argent.

Ils arrivaient vis-à-vis la maison de chambre où habitait l'Espagnole.

Ils descendirent de la voiture et le Domino paya le chauffeur.

Rendu à la porte de la maison, le Domino tendit la main à Marguerite.

– Bonsoir.

– Tu pars tout de suite. Tu ne montes pas ?

– Non, il est très tard.

Elle sortit une clef de son sac à main et ouvrit la porte.

Elle entra dans le portique.

– Quand nous reverrons-nous ? demanda-t-elle.

– Mais demain midi !

– Je veux dire pour une autre sortie du même

genre. J'adore danser. Je ne voudrais pas perdre une journée.

– Alors, disons demain soir ?

– Oui.

Elle se rapprocha du Domino.

Elle avait la tête presque appuyée sur son épaule.

– Tu viendras me prendre ici, veux-tu ?

– Oui.

Elle le regarda dans les yeux. Sa tête touchait celle du Domino.

– Bonsoir Alain.

Elle avança ses lèvres qui effleurèrent celles du Domino.

– Alain !

Elle enroula ses bras autour du cou du jeune homme.

Ils échangèrent un long baiser.

– Marguerite !

– Bonsoir.

– À demain.

Le Domino disparut dans l'ombre.

Marguerite monta à sa chambre.

Elle mit du temps à s'endormir.

Elle sentait encore sur sa bouche les lèvres chaudes du Domino.

*

Le lendemain midi, le Domino s'était entendu avec Marguerite pour aller la chercher à sept heures et trente.

Ils devaient aller danser.

Mais l'Espagnole avait son idée.

À six heures quarante-cinq, elle commença à faire sa toilette.

Mais au lieu de passer une de ses plus belles robes, elle enfila un beau déshabillé en satin.

À sept heures, on frappa à sa porte.

– Ce n'est pas déjà lui !

Un peu frémissante, elle alla ouvrir la porte.

Le gros Pit entra :

– Ah, c’est toi ?

Pit la regarda :

– Tu sembles surprise de me voir ?

Pit entra et referma la porte.

Marguerite ne parlait pas.

– Qu’est-ce que tu as ?

– Rien, rien.

– Si, on dirait que je te dérange !

Il la regarda :

– Dis-moi pas que tu te préparais à te mettre
au lit !

– Oh non !

– Alors ?

Marguerite se planta devant lui.

– J’attends quelqu’un !

Pit bondit.

– Quoi ?... Dans cette tenue ?

– J’attends quelqu’un et tu me déranges.
Maintenant, laisse-moi seule.

Pit se leva :

– Non. C’est bien regrettable, mais je vais rester. Tu entends !

– Voyons Pit, tu es fou !

– Oh non, je ne suis pas fou. Tu vas me dire qui tu attends !

– Le Domino Noir ! fit Marguerite en souriant.

Pit resta saisi :

– Ah, c’est le Domino Noir ?

– Oui. Tu vois que tu te fâchais pour rien.

– Non, ce n’est pas pour rien. Qu’attends-tu pour le faire tomber dans le piège ?

– Je t’expliquerai tout plus tard. Pour le moment, laisse-moi.

– Inutile ! J’ai dit que je ne partais pas.

Marguerite se leva.

– Je te dis de sortir.

– Non !

Pit reçut une gifle retentissante.

– Comment ?... C'est moi... moi que tu traites ainsi ! Tu oses...

Marguerite était rouge de colère.

– Oui. Et si tu veux le savoir, j'en ai assez de toi... de toute la bande... tu entends... j'en ai assez !

– Marguerite !

L'Espagnole ne l'écoutait pas.

Elle prit son sac à main et sortit un rouleau d'argent.

– C'est les dix mille que tu veux, prends-les, je n'en veux plus.

Elle lança l'argent à la face du gros Pit.

– Ah, c'est ainsi...

– Oui. Vous ne l'aurez jamais le Domino, tu entends. Je l'avertirai, je le défendrai...

– Marguerite !

– Je l'aime, tu m'entends, je l'aime et je te hais. Pas plus tard que ce soir, il saura le complot

qui se trame contre lui.

Pit s'approcha.

– Il ne saura rien.

– Pit !

Il saisit la jeune fille à la gorge.

– Il ne saura rien.

Elle râlait.

– Pit... laisse-moi... tu me fais mal... je plaisantais... Pit !

– Tu ne parleras pas.... non, non.

Elle se débattait.

Mais les mains de Pit se resserraient de plus en plus.

– Pit... Pit... ah !

V

Le Domino quitta sa demeure à sept heures et quinze.

La maison de chambre où demeurait l'Espagnole n'était qu'à quelques minutes de marche.

Il déambula lentement dans la rue.

– Quelques minutes plus tard, il arrivait vis-à-vis la maison.

Il monta.

Il frappa à la porte de chambre de Marguerite.

Personne ne répondit.

Il frappa à nouveau.

Aucune réponse.

Alors, il appela :

– Mademoiselle Marguerite !

Personne ne répondit.

– Curieux, dit-il, elle devait m’attendre.

Avant de s’en retourner, le Domino tourna la poignée de la porte.

À sa grande surprise, la porte s’ouvrit.

Il y avait de la lumière à l’intérieur.

Le Domino entra.

Il resta saisi de stupeur.

Au centre de la pièce, il aperçut Marguerite, en déshabillé, étendue sur le plancher.

Il se pencha sur elle :

– Elle est morte.

– Il aperçut des traces de doigts autour de son cou.

– Mais... elle a été assassinée !

Il n’eut pas le temps d’en dire plus long.

Il entendit un bruit de pas derrière lui.

Avant même qu’il se retourne, il reçut un coup terrible sur la tête et tomba évanoui.

Le gros Pit se mit à rire :

– Le Domino Noir... ah, ah, ah !

Alors, le gros Pit se livra à un curieux de manège.

Il approcha le corps du Domino de celui de l'Espagnole.

Puis prenant son mouchoir, il effaça les traces de doigts sur le cou de Marguerite.

Alors il prit les mains du Domino et les plaça autour du cou de la jeune fille et pesa fortement durant quelques secondes.

– Ah, ah, la police rira quand elle trouvera les empreintes du Domino sur le cou de cette vache.

À l'aide de son mouchoir, il essuya les empreintes qu'il aurait pu laisser sur les mains du Domino, puis il sortit de la pièce, ayant soin de bien refermer la porte.

Il descendit l'escalier.

Personne ne le vit.

Il sortit sur la rue et se dirigea vers un petit restaurant qui se trouvait tout près.

Il entra dans la cabine téléphonique et signala

un numéro.

– Police !

Il prit une voix énervée :

– Vite, vite Police, venez... je crois qu'il y a meurtre... 0012 rue Fournier... vite...

Il raccrocha aussitôt.

Puis il sortit du restaurant, un sourire aux lèvres.

– Le chef sera content, dit-il.

Il s'éloigna lentement.

Le Domino reprit lentement connaissance.

Il regarda autour de lui.

Il aperçut Marguerite à quelques pas.

La mémoire lui revint.

Lentement, il se leva.

Que s'était-il passé ?

Il ne le savait pas au juste.

Il se rappelait avoir trouvé l'Espagnole étendue, puis... tout s'embrouillait.

La porte de la pièce était fermée.

– On m’attendait, se dit-il. Quelqu’un savait que je devais venir.

Il ne perdit pas son sang-froid.

Il inspecta la chambre en vitesse.

Il ouvrit les tiroirs du bureau et se mit à fouiller.

Soudain, il aperçut un paquet de lettres.

Il les glissa dans sa poche.

Tout à coup, il sursauta :

Il venait d’entendre un bruit de voix au bas de l’escalier.

– Combien avez-vous de chambres ?

– Six, répondit une voix.

– Nous sommes obligés de les fouiller toutes les six. Je vous dis qu’il se passe quelque chose d’anormal ici.

Le Domino comprit.

– La police ! La personne qui m’a attaqué l’a avertie.

Devait-il l'attendre ?

– Il faut que je retrouve les assassins. Attendre la police, ce serait perdre un temps précieux.

Il se dirigea vers la fenêtre.

Elle donnait justement sur l'escalier de sauvetage

Il l'ouvrit et sortit :

Il descendit l'escalier et disparut dans la nuit.

Quelques secondes plus tard, la police faisait irruption dans la pièce.

L'inspecteur Varin de la police municipale était à la tête de ses hommes.

Il vit immédiatement le corps de la jeune fille.

– C'est ici, dit-il.

Le médecin légiste entra, suivi des experts.

Le médecin constata la mort, pendant que les photographes faisaient leur travail.

L'expert en empreintes digitales se pencha :

Il se releva, souriant :

– Nous avons affaire à un amateur.

– Comment ça ?

– Regardez les belles empreintes sur le cou.

Varin se pencha.

– C’est vrai.

Soudain, un détective s’écria :

– La fenêtre n’est pas fermée hermétiquement.

– Quoi ?

– Le meurtrier a dû fuir par là !

– Sans doute. Mais qui a bien pu nous téléphoner ?

La question demeura sans réponse.

L’expert releva les empreintes.

Pendant ce temps, Varin et ses hommes inspectaient la maison.

Il trouva la sacoche de Marguerite.

– Elle se nomme Marguerite Del Vichio.

Un quart d’heure plus tard, la morgue venait chercher le corps de l’Espagnole.

Varin descendit chez la concierge.

– Comment se nommait la locataire de la chambre numéro 5 ?

– Marguerite Del Vichio.

– Une Espagnole ?

– Oui.

– Il y a longtemps qu'elle demeure ici ?

– Quinze jours.

– Ce soir, a-t-elle reçu quelqu'un ?

– Je n'ai vu personne.

– Recevait-elle souvent ?

La concierge semblait mal à l'aise.

– Assez.

– Des hommes ?

– Oui.

– Toujours le même ?

– Non.

La concierge baissa la tête.

– Je crois qu'elle faisait un peu la vie !

– Et vous la laissiez faire ?... vous lui laissiez

sa chambre...

– Dame, j’ai eu assez de misère à la louer.

– Parmi les hommes qui venaient, n’y en avait-il pas un qui venait plus souvent.

– Si, un gros qui venait tous les soirs vers sept heures.

– Ah, et ce soir ?...

– Je ne me souviens pas... je ne l’ai pas vu. Mais je me rappelle une chose !

– Quoi donc ?

– Ma fenêtre donne sur la rue ; eh bien, hier soir, un homme est venu la reconduire.

– Et puis ?...

– Ils se sont dit des mots d’amour ; Marguerite l’a invité à monter, mais il a refusé. Ils avaient pris rendez-vous pour ce soir. L’homme devait venir la chercher.

– Tiens, tiens, voilà qui devient intéressant.

– Ce n’est pas tout, continua la concierge, je sais le nom de l’homme.

– Quoi ?

– Du moins son prénom. Il s'appelle Alain !

Varin marqua le tout sur son calepin.

Puis il prit une description complète du gros qui venait presque tous les soirs.

Il sortit satisfait.

– Au moins, j'ai quelque chose pour commencer mon enquête. Des empreintes, une description complète et un prénom. Tout va bien.

Le Domino semble pris entre de beaux draps.

La police découvrira-t-elle que c'est lui Alain ?

Et ces empreintes, ce sont les siennes qui sont sur le cou de la jeune fille...

Que résultera-t-il de tout cela ?

VI

En arrivant chez lui, le premier soin du Domino fut de soigner la blessure qu'il avait derrière la tête.

Puis il mit sa robe de chambre et s'installa confortablement dans son fauteuil préféré.

– Il prit le paquet de lettres qu'il avait trouvé chez Marguerite et se mit à les lire.

Il commença tout d'abord par celle qui portait la date la plus rapprochée d'aujourd'hui.

Les lettres n'avaient guère rien d'intéressant.

C'était presque toutes des déclarations d'amour.

Cependant, le Domino remarqua qu'un nom revenait plus souvent que les autres : Pit.

Plusieurs lettres étaient adressées à Québec.

Tout à coup, le Domino en lut une qui retint

son attention.

Elle était adressée à Québec au nom de l'Espagnole et signée Pit.

Le Domino la relut :

– Ma chère Marguerite :

Tout d'abord je tiens à te féliciter. Tu as fait de l'excellente besogne. Cependant, il serait peut-être plus prudent de ne pas rester là-bas. Je vais te chercher une chambre ici. Je te trouverai certainement de l'ouvrage payant. Ça ne manque pas à Montréal. Je t'écrirai bientôt pour te donner de mes nouvelles. D'ici là, prends bien garde à toi. Ne sors pas trop et n'essaie pas d'autres coups. Ça pourrait mal tourner.

À bientôt,

Ton gros Pit.

Le Domino rageait :

– C'est claire, c'est une voleuse... et dire que je me suis laissé prendre à son jeu. Elle est sans doute affiliée à quelques bandes de la Métropole.

Encouragé le Domino continua ses recherches.

Enfin, il trouva ce qu'il cherchait.

Une autre lettre de Pit, datée de quelques jours plus tard que la précédente.

Il lut :

– Ma chère Marguerite :

Après avoir reçu ta lettre, je me suis empressé de te trouver quelque chose. J'ai une chambre où tu seras bien tranquille.

Rends-toi à Montréal mercredi. Prends le train qui arrive dans la Métropole pour huit heures.

De la gare, tu prendras un taxi et tu lui demanderas de te conduire au club Le Plaisir. Là tu n'auras qu'à me demander, je serai là.

Le Domino n'acheva pas la lecture de sa lettre. Le Plaisir ! Enfin, il avait une piste.

– Ah, on a voulu me tendre un piège, eh bien on va savoir de quel bois je me chauffe.

Il alla chercher une petite valise dans sa chambre et commença un maquillage.

Il travailla pendant dix bonnes minutes.

Lorsqu'il se regarda enfin dans la glace pour contempler son ouvrage, il était tout à fait méconnaissable.

Il avait vieilli de près d'une dizaine d'années.

Une longue balafre lui traversait la joue, il avait l'air d'un tueur.

Il enleva son dentier, le mit dans un verre d'eau et en prit un autre dans un tiroir de son bureau.

Les dents de ce dentier étaient croches, inégales et très jaunies.

Le Domino ajusta le dentier dans sa bouche.

Même son plus proche parent ne l'aurait pas reconnu.

Il prit son revolver, mit son fameux et traditionnel loup noir dans sa poche et sortit.

Il monta dans un tramway en direction du bas de la ville.

Un quart d'heure plus tard, il descendait rue Saint-Laurent, vis-à-vis du club Le Plaisir.

Un homme mesurant plus de six pieds et qui devait peser près de deux cent cinquante livres était debout dans l'encadrure de la porte.

Le Domino ne lui parla pas et monta l'escalier.

Le club se trouvait au deuxième.

Le Domino entra dans la salle après avoir déposé son paletot au vestiaire.

Il n'y avait pas beaucoup de monde.

Le Domino regarda sa montre :

– Neuf heures et trente, il est encore de bonne heure.

Il alla s'asseoir à une table.

Le garçon s'approcha :

– Une bière.

– Bien monsieur.

Il revint quelques secondes plus tard.

Il servit la bière.

Le Domino le paya en lui donnant un bon « tip ».

– Merci monsieur.

– Un instant, dit le Domino.

– Quoi ?

– Le gros Pit vient-il ce soir ?

Il regarda le Domino d'un air méfiant :

– Vous le connaissez ?

– Non, mais je connais Marguerite.

– Marguerite ?... Connais pas !

– Une amie du gros Pit. C'est elle qui m'envoie.

– Franchement, j'peux pas vous dire si l'gros Pit viendra ce soir. Il ne vient pas toujours.

– S'il arrive, vous m'avertirez.

– Très bien.

Le commis s'éloigna.

Le Domino commença à prendre sa bière.

Lentement les minutes, puis les heures passèrent.

Le Domino en était rendu à sa troisième bouteille de bière.

Il regarda sa montre :

– Presque minuit, murmura-t-il.

Il décida de terminer sa bouteille et de retourner chez lui.

Vraisemblablement, le gros Pit ne viendrait pas.

Il achevait de boire lorsque le garçon s’approcha de lui.

– Vous voulez toujours voir le gros Pit ?

– Mais oui.

– Il vient d’arriver.

Le Domino ne marqua pas de surprise.

– Dites-lui que je veux le voir.

– Je le lui ai dit.

– Qu’a-t-il répondu ?

– Qu’il viendrait tout à l’heure.

– Ah, très bien, je vais attendre. Apportez-moi une autre bière.

– Bien monsieur !

Le garçon se retira.

Quelques secondes plus tard, un homme de

près de six pieds vint se planter droit devant le Domino.

– Tu veux me voir ?

À sa voix, le Domino s’aperçut qu’il s’était un peu enivré.

– Tu es le gros Pit ?

– Oui.

– Assieds-toi. J’ai à te parler.

– Bon.

Le gros Pit s’assit en face du Domino.

– Prends-tu une bière ?

– Un scotch, si ça ne te fait pas de différence.

– Très bien.

Le garçon s’approchait avec de la bière.

– Apporte un scotch, commande le Domino.

– Bien.

Pit le regarda :

– Je ne te connais pas !

– Il y a de quoi, mon gros, j’arrive de Québec.

– De Québec.

– Oui. J’m’appelle Ernest le Balaféré !

– Mais comment se fait-il que tu me connais ?

– Mais par Marguerite, voyons !

Le gros Pit pâlit :

– As-tu connu Marguerite là-bas ?

– Et comment. C’est elle qui m’a dit une fois :
« Si jamais tu viens à Montréal et puis que t’as besoin d’aide, tu n’auras qu’à aller au club « Le Plaisir » et demander le gros Pit de ma part.

– Brave petite, murmura le gros Pit attendri.

Il y eut un court silence.

Puis Pit demanda :

– Alors, je suppose que tu as besoin d’aide ?

– Oui et non.

– Comment ça ?

– Si je suis venu à Montréal, c’est pour zigouner un type.

– Ah !

– Tu le connais peut-être, on l’appelle le

Domino Noir.

Pit sursauta :

– Le Domino Noir ?

– Oui.

– C'est toi qui veut le tuer ?... Mais voyons, c'est...

– Impossible, que tu voulais dire. Allons, je sais que vous en avez tous peur. Pas moi. Ernest le Balaféré ne recule jamais mon gars, même devant la mort. Après tout, ce Domino Noir n'est pas un surhomme. Il est vulnérable comme tout l'monde.

– Et que veux-tu savoir ?

– Où je trouverai ce type-là ?

Le gros Pit se mit à rire.

– Qu'est-ce que tu as à rire ?

– Ce que j'ai à rire... Tu cherches le Domino ?

– Oui.

– Eh bien, eh bien tu vas le trouver en prison.

Le Domino fit semblant d'être surpris ;

– En prison ?

– Oui, mon vieux. Sous une accusation de meurtre. Hourra pour le gros Pit. Waiter ! un autre scotch.

– Bien monsieur.

Le Domino demanda :

– Sous une accusation de meurtre ?

– Parfaitement. Grâce à Bibi icitte.

– Je ne comprends pas.

Le gros Pit baissa la tête.

– J’peux pas t’expliquer !

– Pourquoi ?...

– T’es un ami de Marguerite ?

– Je demeurais avec elle à Québec !

– Eh bien, je vais te dire, moi le gros Pit, que je sortais avec Marguerite depuis trois semaines. Je restais encore avec elle il y a quinze jours.

– Comment toi aussi ?

– Oui et entre temps elle sortait avec un autre.

– Qui ?

- Le Domino Noir !
- Quoi ?
- Depuis quinze jours, elle était toujours en compagnie du Domino Noir. Alors je me suis fâché !
- Tu as bien fait !
- Je l’ai tuée !
- Hein ?
- Crois-tu qu’elle ne le méritait pas. Une femme qui t’a trompé, toi, Ernest le Balafre ?
- Oui. Tu as raison. Je l’aurais tuée moi aussi.
- Alors, vois-tu, il est arrivé que le Domino venait à la chambre de Marguerite à la même heure.
- Et puis ?
- Je l’ai assommé. J’ai laissé ses traces d’empreintes sur le cou de la jeune fille.
- Et puis ?
- Je suis allé téléphoner à la police. À l’heure où tu parles, le Domino est sous verrous.

Le Domino avait bien l'intention de rire.

Mais il se retint.

Le gros Pit commanda un autre verre.

Il commençait à bafouiller.

Le Domino tendit la main à son compagnon.

– Mes félicitations.

Le gros Pit lui prit la main.

– Tu vois comme je travaille bien. Mais ce n'est pas fini !

– Comment cela ?

– Il va nous falloir quelqu'un pour témoigner contre le Domino.

– Témoigner ?

– Mais oui. Quelqu'un qui viendra dire qu'il l'a vu entrer chez Marguerite, tu comprends ?

– Oui, oui.

– Demain soir, nous faisons une assemblée !

– Tiens, tiens.

– Nous serons une cinquantaine. Nous discuterons de cela.

Il y eut un silence :

– Dis donc, fit le Domino, il y a beaucoup d'ouvrage à Montréal ?

– Comme on en veut !

– Alors j'ai bien l'intention de rester ici.

– Attention, c'est dangereux de ne pas avoir d'aide.

– Mais, je voudrais m'associer à vous autres !

– Hum ! C'est possible... écoute, vu que t'étais un chum de Marguerite, je vais te donner un tuyau.

– Là tu parles.

– Viens à l'assemblée demain soir.

– Où ?

– Je vais t'expliquer ça ! Je te présenterai à Carmino. Je suis sûr qu'il ne refusera pas ton aide !

– Mais où a lieu cette assemblée ?

– Sur la rue Vitré.

Il lui donna l'adresse.

Puis il ajouta :

– Il y a un mot de passe !

– Ah !

– Il ne faut pas que tu oublies, autrement tu ne rentreras pas.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le procès du Domino.

– C'est ça le mot de passe ?

– Oui.

– Entendu, je ne l'oublierai pas.

Les deux hommes causèrent encore longtemps..

À deux heures du matin, le Domino sortit du club Le Plaisir.

À quelques pas du club, il demanda un taxi.

Il lui jeta l'adresse de son domicile.

– Et vite c'est pressé !

Le Domino va donc tendre un piège aux bandits !

Comment s'y prendra-t-il ?

VII

En arrivant chez lui, le Domino sortit un pot de cold cream.

Quelques secondes plus tard, Ernest le Balaféré était disparu.

Alain de Guise, alias le Domino Noir était revenu.

Il prit le téléphone, signala un numéro :

La cloche sonna quatre fois avant qu'une voix endormie vint répondre à l'appel.

– Allo ?

– Varin ?

– Oui, c'est moi, qu'est-ce qu'il y a ?

– Le Domino Noir qui parle.

– Vous ne pouvez pas appeler à d'autres heures !

– C'est important et très urgent.

- Quoi ?
 - C’est à propos du meurtre de l’Espagnole.
 - Ça peut bien attendre à demain.
 - Je vous dis que non. Il faut absolument que je vous vois et le plus tôt possible.
 - Bon, bon.
 - Je cours chez-vous, attendez-moi.
- Le Domino raccrocha.
- Il signala un autre numéro.
- Taxi ?
 - Oui.
- Il donna son adresse.
- Dix minutes plus tard, il arrivait chez Varin.
- Bonsoir !
 - Entrez !
- Varin fit passer le Domino dans son bureau et referma la porte.
- Asseyez-vous.
 - Merci.

Varin donna une cigarette au Domino et en prit une.

Puis, il dit ;

– Alors, qu’est-ce qui se passe de si pressant ?

– Vous recherchez toujours l’homme qui a laissé ses empreintes sur le cou de Marguerite Del Vichio ?

– Oui.

– Et bien, il est devant vous !

Varin ne broncha pas.

– Si vous m’avez fait lever pour venir me dire des niaiseries.

Mais le Domino gardait son sérieux :

– Prenez mes empreintes et vérifiez.

Varin regarda le Domino :

– Parlez-vous sérieusement !

– Ce qu’il y a de plus sérieux !

Varin se gratta la tête :

– Non, non, c’est impossible, je ne puis croire que vous avez tué..

Le Domino fit un signe.

– Là, vous allez trop loin.

– Comment ça ?

– Je n’ai pas tué Marguerite.

– Mais vous venez de me jurer que ce sont vos empreintes qui sont sur son cou et vous dites que vous ne l’avez pas tuée.

– Non, je suis innocent. On m’avait tendu un piège. Quelques secondes avant votre arrivée à la chambre de l’Espagnole, j’étais étendu sans connaissance auprès d’elle.

– Mais comment se fait-il... ?

– Je me suis sauvé par l’escalier de sauvetage.

– Alors, Alain, c’était vous...

– Comment Alain.

– Oui, c’est un nom que la concierge a entendu prononcer.

– Ce devait être moi.

Ce Domino se leva :

– Écoutez, Varin, le plus important pour le

moment, c'est d'annoncer ce que vous seriez en droit de faire.

– Quoi ?

– Mon arrestation.

– Votre arrestation ?

– Oui. Il faut que les journaux du matin publient cette nouvelle. Il faut vous hâter. Il est près de trois heures. Vous avez confiance en moi ?

– Oui.

– Alors fiez-vous sur moi. Je vous donne ma parole. Si vous faites ce que vous dites, demain soir le véritable assassin sera entre vos mains, et plus que ça, la Bande à Carmino sera toute désorganisée.

Varin ne posa pas d'autres questions.

Il décrocha le téléphone.

Il signala le numéro d'un journal du matin.

– Allô ?

– Le chef des nouvelles s'il vous plaît.

– Un instant.

La voix du chef des nouvelles se fit entendre :

– Allô ?

– Ici le détective Varin.

– Oui.

– Au sujet de meurtre de l’Espagnole !

– Oui. Il y a du nouveau.

– Il faut changer votre reportage.

– Comment cela ?

– Vous allez nous aider à prendre les bandits en annonçant que nous avons trouvé dans la chambre de Marguerite, le Domino Noir. Le Domino a été arrêté. Nous avons vérifié les empreintes, ce sont les siennes.

– Quoi ?

– Je vous demande de ne pas me poser de questions, je n’ai pas le temps. Il faut absolument que vous publiez cette nouvelle.

– Le Domino connaissait-il la victime ?

– Oui. C’était une de ses amies. Il la

fréquentait.

– C’est très bien, merci monsieur Varin.

Varin appela tous les journaux du matin pour leur communiquer la même nouvelle.

Lorsqu’il eut terminé, il se tourna vers le Domino :

– Et maintenant, allez-vous m’expliquer ?

– Certainement.

Il lui raconta en détail tout ce qu’il savait de l’affaire.

Sa visite à la chambre de Marguerite, le coup qu’il avait reçu, son réveil, puis sa visite au club Le Plaisir.

Varin jubilait.

– Enfin, nous pourrons mettre la main sur cette fameuse bande.

– J’ai un plan pour demain.

– C’est très simple, après huit heures, nous cernerons la maison et nous les arrêtons tous.

– Pas immédiatement.

– Comment cela ?

– J’ai quelques mots à leur dire. Ils veulent régler mon procès, il faut bien que j’y sois.

– Attention de ne pas vous faire prendre dans quelque guet-apens.

– N’ayez pas peur, j’ai mon idée.

– Ah !

– Écoutez-moi bien, voici ce que nous allons faire. J’entrerai dans la maison le premier et seul. J’irai leur parler. Je leur ferai croire que je me suis sauvé de prison et que je suis venu à leur rendez-vous. Il y a deux hommes qu’il faut que j’arrête absolument. Carmino et le gros Pit. À un certain moment, je me placerai derrière Carmino et je sifflerai. Je tiendrai le gros Pit en joue. Si les autres réussissent à s’échapper, je tiendrai ces deux-là. Vous entrerez au coup de sifflet.

Varin protesta :

– De Guise, je crois que c’est de la folie ce que vous voulez faire. Pourquoi ne pas tout nous laisser entre les mains.

– Écoutez Varin, je suis prêt à vous donner le

crédit de l'affaire, mais à condition que vous me laissiez agir à ma guise.

– Bon, bon, vous l'aurez voulu.

Le Domino se leva :

– Alors je puis compter sur vous ?

– Oui, oui, nous serons là pour huit heures et quart.

– Très bien, à demain.

– Bonsoir et bon succès.

– Bonsoir.

Le Domino sortit.

– Il retourna chez lui.

Après s'être mis au lit, il s'endormit aussitôt comme si rien ne s'était passé.

Qu'arrivera-t-il le lendemain ?

Le Domino s'en tirera-t-il aussi facilement qu'il se l'imagine ?

VIII

Le lendemain soir, rue Vitré.

À huit heures moins quart, la parade des bandits commença à nouveau.

Ils vinrent frapper à la même porte où ils avaient frappé quelques jours auparavant.

– Qui est là ?

– Le procès du Domino.

La porte s’ouvrait.

L’homme entrait.

À huit heures moins cinq, Carmino arriva.

Il était accompagné du gros Pit.

Ils se dirigèrent vers l’avant.

– Commençons-nous tout de suite ? demanda Pit.

– Dans une dizaine de minutes, répondit

Carmino.

En voyant entrer leur chef, les hommes s'approchèrent de l'estrade.

Carmino prit place en compagnie de ses comparses.

Petit à petit, le groupe grossissait.

Un peu après huit heures, Carmino se leva :

Il leva le bras en l'air :

– Silence ! Silence !

Les chuchotements cessèrent.

– Mes chers amis, commença Carmino, vous avez dû lire sur le journal de ce matin la bonne nouvelle que j'aurais aimé vous apprendre.

Des voix s'écrièrent :

– Le Domino.

– Il a été arrêté !

– Il a commis un meurtre.

De nouveau, Carmino imposa le silence.

– Oui vous l'avez deviné, il s'agit du Domino Noir, notre plus grand ennemi.

Il fit une pause, puis :

– En effet, le Domino a été arrêté pour meurtre. Mais ce que vous ne savez pas, c’est que celui qui a tramé tout le complot est notre ami le gros Pit !

Il y eut des cris :

– Hourra pour Pit !

– Bravo !

Des voix entonnèrent :

– Il a gagné ses épaulettes.

Carmino les fit taire :

– Mes amis, nous n’avons pas le temps de vous conter exactement ce qui s’est passé mais Pit a agi avec sang-froid. Ce fut un véritable héros.

Il y eut d’autres cris d’acclamation.

Carmino reprit :

– Comme vous vous en doutez, le Domino n’a pas commis de meurtre. Mais toutes les preuves sont contre lui.

– C’est vrai !

– Les empreintes !

Carmino poursuivit :

– Ce n’est pas suffisant ! Il faut des preuves plus convaincantes. Par exemple, il faudrait que deux hommes aillent jurer qu’ils ont vu le Domino entrer dans la maison où demeurait Marguerite Del Vichio.

– Moi.

– Moi aussi !

– Je suis prêt.

Les appels venaient de partout.

– Il faut enfin plusieurs témoins, des témoins de toutes sortes qui viendront jurer avoir vu le Domino en compagnie l’Espagnole...

On frappa discrètement à la porte.

Un homme se leva pour aller ouvrir.

Carmino continua de parler.

– Qui est là ? demanda l’homme.

– Le procès du Domino.

– Un retardataire, pensa-t-il.
Il ouvrit la porte.
Il resta figé de stupeur.
L’homme qui était devant lui portait un loup noir.
Il avait reconnu le Domino Noir.
L’homme poussa un cri :
– Le Domino Noir !
Le Domino venait d’entrer, fermant la porte derrière lui.
Tous se retournèrent.
– Bonsoir messieurs.
Quelques bandits sortirent leur revolver.
– Inutile, inutile, leur fit le Domino, je ne suis pas armé.
Il commença à s’avancer.
Les bandits s’écartaient sur son passage.
Ils semblaient avoir peur de lui.
Le Domino se rendit jusqu’à l’estrade.

Il monta lentement les marches.

– Bonsoir monsieur Carmino.

Carmino ne répondait pas.

Il avait sorti son revolver et enlignait le Domino.

– Vous êtes surpris de me voir, n'est-ce pas ?

– Comment se fait-il ?

– Je me suis évadé de prison, c'est tout. Je ne voulais pas manquer votre petite réunion.

Il regarda autour de lui.

– Je vous dérange, je regrette infiniment, continuez !

Carmino s'avança :

– Le Domino Noir, il y a longtemps que je cherchais le moment de me trouver face à face avec toi.

– Tu appelles ça face à face, cinquante contre un.

Carmino devint rouge :

– Surveille tes paroles, je pourrais t'abattre

comme un chien !

Le Domino se tourna vers le groupe :

– Messieurs, il y a environ un mois, vous vous êtes réunis ici. Vous vouliez venir à bout de moi à tout prix. Vous n’avez pas réussi !

– Pardon, fit Carmino.

– Vous n’avez pas réussi, reprit le Domino. Tout ce que vous avez pu faire c’est de m’envoyer en prison sous une accusation de meurtre. Un enfantillage. Devant votre défaite, j’ai eu pitié de vous !

Il ricanait :

– Je suis venu vous rendre visite, d’ailleurs, un procès se fait rarement sans l’accusé.

Tout en parlant, le Domino avait glissé une main dans sa poche d’habit.

Carmino le surveillait attentivement.

Le Domino se rapprocha de Carmino.

– Vous voyez, votre chef ! Eh bien, il n’est pas très intelligent, c’est regrettable.

Le revolver frémissait dans la main droite de

Carmino.

– Il n'est pas très intelligent, car il vous a tous attiré dans un guet-apens.

– Quoi ?

Les hommes poussèrent des exclamations :

– J'ai dit la vérité, messieurs, c'est regrettable pour vous.

Vif comme l'éclair, le Domino avait sorti un sifflet de sa poche et l'avait porté vivement à sa bouche. Un long coup strident retentit.

En même temps, le Domino déclencha un coup de pied sur le poignet de Carmino.

Le revolver tomba.

Prestement le Domino s'en saisit et se plaça derrière le chef.

En même temps, un des bandits, comprenant ce qui se passait, venait de tirer la lumière.

Toute la salle était plongée dans l'obscurité la plus complète.

Qu'arrivera-t-il ?

IX

Varin avait mobilisé vingt hommes pour le raid du fameux soir.

À huit heures, ils étaient tous rendus au poste.

À huit heures et cinq, Varin arriva :

– Nous allons tous monter dans une patrouille. Hâtez-vous, il est déjà huit heures et dix minutes.

Les hommes ne se le firent pas dire deux fois.

Armés de mitraillette, ils montèrent tous dans le camion.

Varin s’installa près du chauffeur.

– Allons vite, dit-il au chauffeur.

Le camion démarra.

À l’intersection des rues Saint-Laurent et Craig, les hommes sursautèrent.

Un bruit semblable à une petite explosion retentit.

– Qu'est-ce que c'est que ça, demanda Varin.

Le chauffeur leva les deux bras en l'air :

– Une crevaison.

– Quoi ?

– Une crevaison que je vous dis.

Varin rageait.

Il descendit vivement du camion.

– Restez ici, dit-il à ses hommes.

Il entra en courant dans la pharmacie du coin.

– Police, vite, il me faut le téléphone.

– Ici monsieur.

Le commis l'emmena à l'arrière.

Varin signala un numéro :

– Police !

– Ici Varin.

– Oui, monsieur Varin.

– Vite, envoyez une patrouille, le plus tôt possible au coin de Craig et Saint-Laurent, mon camion vient d'avoir une crevaison.

– Tout de suite, monsieur Varin.

Varin raccrocha.

En sortant de la pharmacie il regarda sa montre.

– Huit heures et quinze ! Diable ! Le Domino doit être entré.

Le camion de la patrouille arriva presque aussitôt.

Mais trois autres minutes s'étaient écoulées.

Les hommes changèrent de camion.

Puis, l'autre voiture se mit en branle.

En arrivant près de la rue Vitré, ils virent des hommes courir.

– Arrêtez, cria Varin au chauffeur.

Puis il cria à ses hommes :

– Arrêtez-les... courez après eux. Ce sont eux !

Les policiers sortirent.

– Je suis arrivé trop tard.

Le gros des forces arriva près du bâtiment où sortaient encore la foule des bandits.

Il y eut quelques échanges de coups de feu.

Mais, pris par surprise, la plupart des bandits se rendaient sans résistance.

– Dix minutes plus tard, Varin put les compter.

– Quinze ! Une bonne prise.

Il prit quelques hommes avec lui.

– Nous allons entrer ! Il faut savoir ce qu’il est advenu du Domino.

Armés de mitraillettes, ils s’avancèrent vers la porte.

– Il n’y a pas de lumière, dit Varin.

Un policier sortit sa lampe de poche.

Les autres surveillaient, prêts à tirer.

Il l’alluma.

– Il semble n’y avoir personne.

Les policiers entrèrent prudemment.

Il n’y avait plus âme qui vive dans la salle.

Tout à coup un policier s’écria :

– Regardez, sur l’estrade :

Varin aperçut un corps.

Il eut peur.

Il courut vers l'estrade.

Non, ce n'était pas le Domino.

– Ouf !

C'était un gros homme court, très laid.

– Vous le connaissez ? demanda Varin.

Un de ses hommes répondit :

– Mais oui.

– Qui est-ce ?

– C'est Carmino. Qu'était-il advenu du Domino ?

X

La salle était plongée en pleine obscurité après le coup de revolver d'un des hommes du Domino.

Les hommes criaient :

Le Domino se demandait :

– Qu'est-ce que fait donc Varin ?

Carmino sentait l'arme dans son dos.

Il cria :

– À mol !

La police n'apparaissait toujours pas.

Le Domino se vit perdu.

Il sentit quelqu'un lui toucher le bras.

– Eh bien, dit-il, ils auront toujours bien le chef.

Il tira.

Carmino tomba en poussant un cri.

Au même moment, trois hommes sautèrent sur le Domino.

Il essaya bien de se défendre mais succomba sous le nombre.

Dans la salle, les bandits s'enfuyaient.

Un homme alluma une lampe de poche.

– Nous l'avons, c'est bien lui.

Le gros Pit lança un ordre :

– Suivez-moi !

– Pourquoi ne pas l'abattre tout de suite.

– Non, non, vous n'entendez pas les coups de feu. La police vient. Nous allons garder le Domino comme otage.

Le gros Pit ouvrit une trappe qui se trouvait sur l'estrade.

Deux hommes forcèrent le Domino à y descendre.

Le gros Pit, passant le dernier, referma la trappe.

Le Domino sentait la pointe de deux revolvers peser sur son dos.

Il ne pouvait rien faire.

Ils traversèrent d'interminables couloirs.

Enfin, le Domino aperçut une porte.

Le gros Pit l'ouvrit.

– Monte.

Il y avait un long escalier.

Le Domino obéit.

Il se trouva maintenant dans une maison.

Le gros Pit ordonna :

– Menez-le à la chambre close.

Les deux hommes poussèrent le Domino vers une porte.

– Entre !

Le Domino entra.

Il entendit la porte se refermer derrière lui.

Il regarda la pièce.

C'était une petite pièce carrée.

Il n'y avait qu'une toute petite fenêtre.

Le Domino jeta un coup d'œil au dehors.

– On dirait une cour.

Il s'assit sur le bord du lit et se mit à jongler.

– Qu'a donc fait Varin ?... Je lui avais dit huit heures et quinze. Mais pour le moment, il faut que je trouve un moyen de sortir d'ici, et le plus tôt possible.

Il fit le tour de la pièce, regardant partout, les murs, le plafond, le plancher.

Soudain il sentit une coulisse d'air.

– Une ancienne porte de cave, pensa-t-il.

Il souleva le prélat.

Les lattes du plancher ne semblaient pas bien solides. Il en arracha une.

Tout à coup, des bruits de pas se firent entendre dans le corridor.

– Quelqu'un.

Vivement il rabattit le prélat qu'il avait soulevé.

Il entendit une clef tourner dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Un des hommes entra :

– Pit demande si vous voulez manger quelque chose ?

– Non, je n'ai pas faim. Laissez-moi dormir.

L'homme donna une gifle retentissante au Domino.

– Tu répondras plus poliment, la prochaine fois.

Il sortit en fermant la porte.

Le Domino se frotta la joue, se promettant bien de la lui remettre à la moindre chance.

Il recommença de nouveau son travail sur le parquet.

Les autres planches semblaient plus solides.

Au bout d'une dizaine de minutes, il en avait arraché une autre.

Une demi heure se passa.

Le Domino se releva.

Le trou était maintenant assez grand.

Il pouvait passer.

Il sortit une allumette de sa poche et l'alluma.

Il jeta un coup d'œil dans le trou.

– C'est bien ce que je pensais, le couloir de tout à l'heure.

Le couloir était à environ huit pieds.

Le Domino qui mesurait près de six pieds, lorsqu'il fut suspendu par les bras, touchait presque le sol.

Il se laissa tomber.

Que ferait-il maintenant ?

XI

Le Domino réfléchit quelques secondes.

Il n'était pas armé, les trois bandits l'étaient.

Par contre, s'il partait, le gros Pit, un meurtrier, aurait peut-être le temps de se sauver avant son retour.

Le Domino prit vite sa décision.

Il allait retourner dans la maison des bandits.

– Il faut à tout prix que j'aie raison de ces trois hommes-là.

Il s'avança vers la porte où se trouvait l'escalier.

La porte n'était pas fermée.

Cependant, le Domino hésitait. Il songeait à une stratégie.

Tout à coup, le Domino eut une idée ingénieuse.

Il alla se blottir sous l'escalier.

Il pouvait facilement se passer les mains entre les marches.

Alors il se mit à crier :

– Hou ! Hou ! Hou !

Il entendit des bruits de pas en haut.

La porte du haut de l'escalier s'ouvrit.

Un jet de lumière éclaira l'escalier.

– Je te dis que ça vient d'en bas !

– Alors allons voir.

Un homme, puis deux passèrent près des mains du Domino.

Mais lorsque le troisième arriva, le Domino ne manqua pas sa chance.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il saisit les jambes du bandit et le fit basculer par en avant.

L'homme poussa un cri.

Mais ses compagnons qui n'étaient pas encore arrivés au bas n'eurent pas le temps de se

pousser.

Ils tombèrent lorsque le corps de l'autre les frappa.

Le Domino avait bondi.

– Un revolver !

Le bandit l'avait échappé.

Mais déjà le gros Pit se relevait.

Son compagnon aussi. Seul celui qui avait subi la chute semblait s'être assommé.

Le gros Pit s'écria :

– Attention, il est là sous l'escalier.

Le Domino visa.

Puis les coups de feu se succédèrent.

Le Domino tirait le moins possible et comptait les coups des adversaires.

Ils avaient douze balles à eux deux.

Protégé par l'escalier il était dans une position plus avantageuse que le gros Pit et son compagnon qui se trouvaient à découvert.

Soudain, le Domino vit une ombre s'approcher

de lui par le côté.

Il ne lui restait que deux balles.

– Il tira.

Il entendit un cri de douleur.

Puis la chute d'un corps qui tombe.

– En voilà un, murmura le Domino.

Une seule balle. Il ne lui restait qu'une seule balle.

Mais l'autre bandit ne tirait plus.

Que faisait-il donc ?

Peut-être essayait-il de se sauver ?

Le Domino mit la main dans sa poche et sortit une allumette.

Il l'alluma et la lança au loin, se cachant vivement sous l'escalier.

Au loin il aperçut une ombre qui semblait vouloir fuir.

Il ne perdit pas de temps.

Le Domino ne connaissait pas le corridor. Son ennemi pouvait se cacher dans quelques recoins.

Il eut une idée.

Il remonta vivement l'escalier et pénétra dans la maison.

Il ressortit presque aussitôt par la porte d'avant.

Il était sur la rue Lagauchetière.

En courant, il se rendit à la rue Vitré.

Vis à vis la bâtisse où se tenait l'assemblée, une heure plus tôt, il aperçut des taches de sang, des bris de vitre, etc...

– La police est certainement venue.

Le Domino entra dans le bâtiment.

– Le bandit sortira certainement par ici. Il marche très lentement, car il croit que je le poursuis.

Le Domino se plaça dans un coin et attendit.

À peine une minute après son arrivée, il entendit un bruit de pas.

– Le voilà.

Le Domino se tapit dans l'ombre.

Lentement la porte de la trappe s'ouvrit.

Il vit apparaître une tête qui jeta un coup d'œil circulaire.

– Le gros Pit, murmura le Domino.

Satisfait de son inspection, le gros Pit sortit de la trappe.

Vivement, il se dirigea vers la sortie.

Le Domino le suivait.

Le gros Pit franchit la porte.

Il marchait vivement sur le trottoir.

– Je leur ai échappé, pensait-il. C'est moi, le plus intelligent.

Soudain il se sentit toucher le bras.

– Bonsoir Pit.

Pit se retourna.

À le voir, on aurait pu le prendre pour un arc-en-ciel.

Il devint rouge, vert, blanc, puis bleu.

– Le Domino Noir.

Jamais le Domino n'avait vu un homme avoir

une si grande peur.

– Tu es surpris de me voir ?

Le gros Pit se ressaisit.

Mais il était trop tard.

Le poing du Domino venait de s’abattre sur sa tête.

Pit s’écroula comme une poche.

Le Domino appela :

– Taxi ! Taxi !

Une voiture s’avança.

– Chauffeur !

– Oui.

– Aidez-moi.

Le chauffeur descendit.

Il aida le Domino à faire monter le gros Pit.

– Vite, maintenant, au poste de police.

– Bien.

En route, le chauffeur demanda :

– Vous êtes policier ?

– Non, on m’appelle le Domino Noir.

Le chauffeur le regarda.

– J’ai souvent entendu parler de vous.

Il aida le Domino à faire descendre le gros Pit.

Celui-ci commençait à redevenir normal.

– Allons, suis-moi, commanda le Domino. Ils montèrent un escalier.

Dans son bureau, Varin interrogeait les bandits qu’il avait arrêtés.

Il était rendu au douzième.

Il leur demandait :

– Vous avez vu le Domino Noir ce soir ?

– Oui.

– Où est-il allé ?

– Je ne sais pas.

Toujours la même réponse.

Une fois de plus, il cria :

– Où le Domino est-il allé ?

La porte s’ouvrit :

– Le voici.

Varin se retourna.

Le Domino se tenait debout dans l’encadrure de la porte.

– Le Domino ?

– Oui, et voici le gros Pit.

– Le meurtrier de Marguerite ?

– Justement.

Le Domino lui fit un récit de ses aventures, puis il demanda :

– Tu es arrivé en retard ?

Varin lui raconta l’histoire de la crevaision.

– En tout cas, conclut Varin, tout s’est arrangé pour le mieux. Pit est prisonnier, Carmino est mort et on peut dire que sa bande n’existe plus.

– C’est vrai.

Quelques jours plus tard, avait lieu le procès du gros Pit.

Pit nia avoir tué Marguerite.

Le Domino n’avait pas de preuve.

Cependant, un des compagnons de Pit décida de parler.

Pit fut obligé d'avouer.

Il fut condamné à la pendaison.

Les autres membres de la bande à Carmino furent écroués pour de dix à vingt-cinq ans.

Grâce au Domino Noir, la Police de Montréal venait de mettre fin aux activités de la bande la mieux organisée de la Métropole.

Cet ouvrage est le 822^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.